

voix pour célébrer les vertus et les œuvres de ce saint prêtre ; mais ce grand cœur savait descendre envers les humbles, et il voulait bien dans l'occasion s'intéresser à notre modeste OISEAU-MOUCHE.

Que la grande famille sulpicenne ait pour agréable, dans son deuil, les hommages respectueux, les vifs regrets et les prières que nous déposons sur la tombe de son illustre et regretté Supérieur.

R. I. P.

LIVIVS.

Le Travail

« L'homme qui ne travaille pas est un monstre dans la nature, » a-t-on dit ; et avec beaucoup de vérité, ce me semble, car il se soustrait à une loi qui lui est propre, la loi du travail. En se livrant à l'oisiveté, il devient un monstre, comme tout être qui se développe en dehors des lois de sa nature ; il viole une loi à la fois naturelle et divine.

En voyant la puissance des muscles de l'homme, la dextérité de sa main, la supériorité de son intelligence, enfin toutes ces facultés précieuses dont il est doué, peut-on penser que la Providence, toujours sage, lui ait prodigué ses dons pour qu'il les consume dans une honteuse mollesse et dans l'oisiveté ? Non certes, sa nature même montre qu'il est fait « pour travailler comme l'oiseau pour voler. » D'ailleurs l'économie du monde lui en fait une nécessité. Dieu, sans doute, d'une main libérale a répandu sur la surface du globe tout ce dont l'humanité peut avoir besoin. Il a créé l'immense variété des productions terrestres, il a donné à la terre sa merveilleuse force productrice, il l'a peuplée d'animaux qui tous, directement ou indirectement, suivent la loi que le Créateur leur a donnée. Mais, s'il veut jouir de ces biens, l'homme doit aussi faire sa part, mettre en œuvre son bras et son intelligence ; autrement le sol est pour lui stérile, tous les animaux, libres et sauvages au fond des forêts, deviennent de redoutables ennemis. Au milieu des plus grandes ressources, il périt de misère et de faim ; le roi de la création,

abdiquant le sceptre du travail, abdique en même temps le sceptre de sa royauté.

De plus l'homme est un être éminemment sociable, et la société, pas plus que l'individu, ne peut vivre sans travail. En effet n'est-elle pas la mise en commun des ressources ou d'une partie des ressources individuelles pour le bien commun et la marche vers le progrès et la civilisation ? Elle exige d'abord d'une partie de ses membres un surcroît de travail manuel pour le soutien de ses magistrats, de ses chefs, de tous ceux enfin qui, pour elle, se livrent aux labeurs de l'esprit. Ceux-ci, à leur tour, ne doivent reculer devant aucune peine, ni aucune fatigue pour la diriger dans le droit chemin, pour écarter les dangers qui la menacent, lui faire enfin tirer avantage de leur science et de leurs découvertes, qui souvent centuplent ses forces naturelles. Ainsi le progrès matériel, développé par le travail de chacun, marche de pair avec la civilisation pour le bonheur de tous les citoyens. Supprimez ce travail, chacun seul dans sa tanière comme un fauve va vivre de proie et de rapine : c'est l'anarchie, c'est la ruine, c'est la mort de la société.

Si, pour l'homme quel qu'il soit, c'est une nécessité de travailler, qu'est-ce donc pour le chrétien ? Depuis la chute originelle, le travail lui est imposé comme une expiation : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Déplorables héritiers de la faute de notre premier père, Adam, nous devons aussi en porter la peine. Et puis l'homme, par le rang qu'il occupe dans la création, est tenu au travail dans l'intérêt de la gloire de Dieu. Tous les êtres, il est vrai, célèbrent à leur manière le Créateur de toute chose, mais cette louange vague, irraisonnée et toute matérielle, demande une intelligence qui l'anime, la précise et l'élève pour ainsi dire vers Dieu. L'homme doué d'une âme intelligente est appelé à remplir ce rôle glorieux de grand-prêtre de la nature, en faisant hommage au Maître suprême des facultés qu'il tient de sa libéralité. Enfin le travail est un précieux moyen de sanctification. En l'offrant cha-

que jour à Dieu, en l'accomplissant pour lui plaire, pour obéir au précepte qu'il en a fait, le chrétien amasse presque à son insu des trésors de mérite pour le ciel. Il se préserve en même temps d'une foule de tentations, car, je dirai avec un écrivain de notre siècle, « il est sobre pour le corps et pour l'âme, il est pour l'un et pour l'autre, la meilleure des disciplines. »

Aimons donc le travail, puisqu'il nous est imposé par notre nature et surtout puisqu'il nous est un moyen facile d'expier nos fautes et de gagner une récompense éternelle.

LS-J. LÈVESQUE,
Elève de Rhétorique.

L'éducation catholique

Il n'y a pas à se le dissimuler, parmi les voix qui s'élèvent actuellement dans la presse pour demander des réformes dans notre système d'éducation, plusieurs veulent un changement radical. Ce qu'elles réclament en définitive, sans bien s'en rendre compte peut-être, n'est rien autre chose qu'une évolution totale vers le système protestant d'éducation. On vante sans cesse les sens *pratiques* de l'enseignement scolaire de l'Ontario et des Etats-Unis ; on envie la prétendue prospérité des races anglaise et allemande, et on leur donne, à tort et sans songer aux conséquences, la palme et le monopole de cette éducation qui convient aux peuples modernes.

On devrait se rappeler pourtant que la première chose à savoir, quand on parle d'une si grave question, c'est que la saine éducation n'est pas le développement d'une seule des facultés, mais de toutes les facultés de l'âme ; qu'elle ne consiste pas à orner plus ou moins l'intelligence, mais surtout à former la volonté et le cœur, en un mot à former des hommes de caractère, de vrais chrétiens.

D'aucuns voudraient diriger tout l'enseignement de nos écoles, grandes et petites vers l'agriculture et en bannir tout ce qui ne mène pas directement à ce but ; d'autres ne prêchent que les études commerciales et la nécessité exclusive de la langue anglaise ; d'autres encore ne parlent que